

Johanna Walcker

LE TEMPS DES MERVEILLES

voyage au pays de la mémoire

L'OMBRE ROUGE

Du même auteur

Chez le même éditeur

À la tombée du jour

poèmes

Les brumes de Kerlusenn

nouvelles

Lettre à ma mère morte

Plus personne à présent ne m'est intérieur et ce monde s'est déshabité. Avec qui rire à en mourir ? Devant qui cacher mes blessures ?

Je n'ai pas osé encore lire tous tes écrits, le copieux journal que tu nous as laissé, à nous tes filles. Dont une partie, ancienne, en polonais... Des années déjà qu'ils dorment dans ce tiroir, pieusement empilés, souvent soupesés. Une seule fois partiellement parcourus. Effleurés plutôt que parcourus.

Brusquement une jeune fille ardente et exilée s'est mise à vivre avec ta voix, dans la chambre bleue d'un port breton, comme le cœur d'un poème de beauté et d'amour. Avec ma tendresse plus âgée que celle du journal, ruisselante de larmes, je t'ai entrevue.

Je connaissais de toi l'artiste, la mère, mais aussi une autre moi-même dans cette passion que tu décries pour l'homme que tu aimais. Cependant tes lignes sont plus pudiques que les miennes, elles révèlent ton âme plutôt que des étreintes et contiennent tant d'absolu, tant de sublimation !

C'est la voix d'une flamme d'amour, et celle d'une peintre, un regard qui est celui d'une artiste, une femme artiste. Jamais entaché de matérialité épaisse, comme celui de la femme plus ordinaire que je suis. Mais cette lecture m'a été trop déchirante, et ton absence plus dure. Avec le sentiment affreux de ce qui passe, s'use, disparaît. Ton grand amour est parti, il t'a laissée sans nouvelles. Angoisse, doute, incertitude, abandon. Et puis il est mort.

Je n'ai pas vécu les circonstances dramatiques de la guerre sur lesquelles se tramaient ton destin et ta douleur personnelle. Mais je sais ce que tu as souffert d'attente, d'amertume, d'incrédulité douloureuse. J'arrive dans ta vie si longtemps après tout cela. Je ne connais que ma maman, la femme de Daniel, j'adore mes parents, mon enfance. Je m'y suis lovée dans la sécurité et l'amour. Je vous admire, je vis de votre sève. J'apprends à regarder par vos yeux. Tu es l'âme. Tes paroles me fécondent, font jaillir mes poèmes. Les tableaux de mon père ouvrent ma propre vision du monde.

Pendant plus de trente ans je me tais, attelée au joug du quotidien. Votre fille exilée du monde de l'art, perdue, dénaturée. Je deviens banale, quotidienne, avec le sentiment obscur d'avoir enfoui ce que je suis vraiment, en attendant, en espérant tout retrouver un jour.

Aujourd'hui est ce jour. Je tourne une page si importante que je n'en réalise pas encore toute l'ampleur. Et je bée... Sans ma source et mon volcan je ne me retrouve plus. Pas encore capable d'obéir à de très anciennes coutumes, je tente d'affreux dessins de péniches, je relis mes poèmes si usés par le temps que je n'arrive pas moi-même à en

revenir : mes écrits datent, pour certains d'il y a quarante ans...

Ne serais-je qu'un souvenir, ou plutôt une amnésie de moi-même ? Celle d'antan, ma mère, que tu suscitais, que tu devinait, que tu enflammait de ton enthousiasme, de tes trouvailles, est-elle abolie ? existé-je ?

Si je n'ose pas te lire, c'est que j'ai peur de souffrir. Tu es si présente encore. Je ne me suis pas résolue à ta disparition, à ton absence. C'est aussi que je crains de devoir reconnaître de façon absolue qu'après toi je n'ai plus rien à dire. Tu étais tellement plus vivante, plus vive, drôle et aiguë, ardente, inventive, visionnaire.

À petits pas j'ai essayé de vivre, mais je me vois bien telle que je suis. Capable d'aimer, oui, en cela je te ressemble. L'amour passion pour les hommes que j'ai connus, et puis aussi l'amour des êtres... Pour le reste, n'ai-je été jusqu'à présent qu'un reflet ?

Vais-je renaître ?

Cet appel vers toi – toi qui m'as fait naître et qui m'a insufflé, avec mon père – ce qu'il y a de beau en moi, c'est une prière, ma mère, ou une lettre d'amour, ce qui revient au même. Donne-moi un peu de ta force, ma déchirée, ma suppliciée, donne-moi la splendeur que tu déposais sur la vie, un peu de ton vol libre d'oiseau sauvage, un écho de ta flamme.

Donne-moi la vie, une fois encore, à moi qui gravis une à une les marches de la vieillesse, ma jeune fille, ma mère.

En écrivant ces lignes, et sans savoir où je vais, j'ai peur. Une peur diffuse, sournoise, qui prend la nuit l'allure

inquiétante de l'angoisse. Ce poids sans nom qui nous tire, vers quels lacs ?

Au jour j'essaie, sinon d'apprivoiser ma peur, du moins de la nommer. Elle est multiple et omniprésente, elle change de visage et de forme, ombre entre mes mains, renouvelée, insaisissable, métamorphosée aussitôt qu'appréhendée.

C'est la peur de la souffrance, je le sais, car jamais je ne peux me détacher de ton regard torturé, de ton pauvre corps décharné, tordu comme pied de vigne, lamentable ; ce temps de ton agonie et de ta lente destruction me brûle. Je fuis ta souffrance, je fuis ma lâcheté, mon insuffisance, je fuis ma fuite. Je fuis le remord de mon absence finale lorsque tu m'as appelée au téléphone avec cet ahanement de blessée, ce souffle rauque et inarticulé, ce brame, que seul ta gorge pouvait encore laisser passer. Je t'avais – si brièvement – rendu visite la veille. Je me calfeutrais le cœur derrière mes occupations maternelles. Je te verrais le lendemain, ou le surlendemain. J'essayais de me donner bonne conscience, je m'agrippais à cette petite marge de temps, égoïstement, pour me protéger de ta vue. Et le lendemain tu es morte. En écrivant encore, de ta seule main vivante, sur ce petit bloc sténo barbouillé de signes de plus en plus illisibles : *je meurs*.

Et moi, ta fille, j'ai manqué à ton dernier appel, je t'ai fait défaut dans ta mort.

Cela, oui, je redoute tant de l'affronter. Mais la peur revêt aussi une autre forme : ne vais-je pas basculer de mon mode de pensée rationnel, « normal », vers un état que je repousse, un dialogue morbide, surréal ? Dans quel monde

suis-je en train de m'introduire ? Quel danger me guette à me glisser ainsi dans l'au-delà ?

Et puis cet appel, cet obscur besoin de fusion, d'appropriation peut-être, ne serait-il pas l'enveloppe, la simple enveloppe d'un autre esprit qui va se mêler au mien ?

Je le souhaite et je le redoute, j'y crois et je n'y crois pas ; J'ai vu un jour un film d'Ettore Scola, *Passion d'amour*, qui m'a laissé une impression de malaise et presque d'horreur ineffaçable. Suis-je en train de m'allier à la mort, de me livrer à son étreinte, de répondre à ses bras ouverts ?

Ou bien, écrire tout ceci a-t-il une fonction libératrice ?

Doucement se forme en moi la certitude que tu es au centre de tout, ma mère. Au centre de mon âme, de mon cœur, de ma douleur.

Tu es cet être libre, cette énergie sauvage, ce jaillissement de couleurs, d'émotions et de rires. Et tu es cette douleur, cette crucifixion, cette mutilation. Tu es le rêve et tu es le cri. Tu es ma jeune et rayonnante flamme, tu es ma piété à contempler quand je souffre.

J'ai quinze ans. Tu montes dans ma chambre et tu m'écoutes. Je te trahis tous les jours en m'octroyant des mères d'appoint, des femmes étrangères, passagères, d'autres images de mères que j'admire. Et je te les assène, et tu ne dis rien. Tu me parles, et ton recul devant les événements, ta sagesse que tu t'es forgée dans ta trajectoire de peines – que j'ignore – m'apaise. Tu m'apprends à me regarder avec humour et toute chose semble revenir à sa place.

J'ai trente ans, quarante ans, je te tais mon mariage blessé. Tu poses tes yeux sur ma vie et dans ton regard tout est lu, tout est su. Mon masque de bonheur est déshabillé. Une seconde a suffi. Mais tu ne dis rien. Tu es là. Tu veilles. Tu appelles. Tu envahis, tu aides. Ingrate, c'est à d'autres que je parle de moi.

Parfois tu me supplies : « je ne sais rien de toi ».

J'entends cette phrase en moi, cette phrase qui est mienne à présent, car moi aussi je suis la mère d'enfants qui m'offrent parfois un visage lisse, qui me taisent leurs bonheurs et leurs souffrances. Et j'apprends à mon tour à saigner sur la rive, à faire la place à d'autres mères, comme on partage la chambre avec des étrangères.

J'apprends le silence sur ma propre douleur d'arrachée. L'arbre à l'automne ne dit rien quand ses feuilles le quittent. Pardon à toi ma mère. Je marche dans tes pas.

Malade extrêmement, tu es encore à mes côtés pour sourire de mes joies. Pauvre sourire. Pour t'intéresser à ma vie. Tu écris sur ton bloc : « Et le type ? » Parce que dans la tourmente de ma vie j'ai croisé un homme, peut-être, peut-être... c'est si récent. Et néanmoins c'est enfin, de ma part une nouvelle aimable à te communiquer. Je n'ai rien dit de mon mari, de sa liaison, de l'enfant qu'il a fait à une autre. Rien dit de ses dettes qui vont m'engloutir. Ni de mes enfants si mal vivants à cet âge difficile de l'adolescence. Mais tu sais tout, lovée dans ce lit comme une pythie malade. « Tu sais, j'ai rencontré un type... »

Désormais le bloc sténo, avec cette lueur avide d'espérance dans tes yeux, m'offrira, à chaque fois, de plus

en plus malhabile, ton écriture, avec cette même question :
« Et le type ? »

Et le type... j'entends bien toutes les harmoniques que cela contient : comment est-il ? te plaît-il toujours ? sera-t-il, lui, gentil avec toi ? vous êtes-vous revus ? quels sont les sentiments, les projets, l'avenir ?

Comme si ce mince espoir de bonheur pour ta fille allait enfin compenser tout ce qui s'est passé, tout ce qui pleut sur toi, et puis sur moi. Tout ce que je t'ai tu et que tu sais pourtant.

Tu ne peux plus guérir. Mais ta fille peut-être pourrait recommencer à être heureuse. C'est la seule brindille de joie que je peux te tendre et des larmes s'échappent de tes paupières abaissées. Toi et moi, maman, et toi par-dessus tout, nous écrivons à nous deux tout le livre de Job...

Que suis-je en train de poursuivre ? Un besoin de m'épancher ? Une psychanalyse bricolée pour parvenir à « faire mon deuil » comme on dit ? Je n'aime pas cette expression consacrée. Deuil de qui ? De quoi ? Guérirai-je jamais de ce manque de toi, de ma honte, de mon vide ? De ma vie confisquée, de mes morts et de mes échecs ? Tout ceci pourra-t-il prendre un jour la forme d'une œuvre littéraire ? Stylise-t-on sa propre chair broyée ? Celle de sa mère ?

Je garde en moi cette phrase de Baudelaire : « Ne transmettez à ceux qui vous lisent que l'expérience de la douleur et non pas la douleur elle-même. Ne pleurez pas en public. »

Je ne sais pas où je vais ; mais je sens confusément que c'est de ta vie et de ma vie, de ta souffrance et de la mienne,

comme d'un terreau, comme d'un humus, que pourront pousser en moi des paroles, des lignes.

Je te porte en moi ma maman. Je ne porterai plus d'enfants. Mais peut-être à toi donnerai-je vie. Autre vie de derrière les paupières. Ce qu'est à l'huître sa perle, au navire l'épave embellie de marées, au souffrant sa prière, au parfum l'absolu.

Quelle forme prendra cet écrit ?

Je t'ai appelée et tu me tiens la main.

Sera-ce une sorte de duo : ton journal (extraits) et en écho ma propre vie ? Ou mes souvenirs, ou mes développements ?

Ou bien, moins intimiste, sera-ce un roman, une nouvelle, à un seul personnage central ?

Qui racontera ? Un « elle » ou un « je » ?

Vais-je coller à tes écrits ou au contraire éviter soigneusement d'y puiser pour n'utiliser que ce qui est déjà assimilé par moi, devenu moi ? Mes souvenirs de ce que j'ai furtivement lu, et mes propres souvenirs de toi, et le souvenir de tes souvenirs tels que tu me les racontais et que j'ai le droit de considérer comme miens ?

J'ai à affronter ma pudeur. Et la peur de m'accaparer ce que tu as écrit. Et ma sœur ? Comment vivrait-elle ce que je vais peut-être faire ? Comme de l'indiscrétion ? Un vol ? Un lèse-fraternité ?

Vais-je parler d'une femme qui est juive d'origine ? Avec tout ce que cela implique historiquement d'atroce, et qui a été mille fois écrit et raconté, tellement mieux que je ne saurais le faire.

Et comment ferai-je se terminer ce récit puisque moi je commence là où il s'achève ? Car ce sera aussi celui de la nouvelle vie de ma mère et un autre amour dont je suis le fruit.

Oui je suis moi-même la fin de cette histoire ou sa suite.

Faut-il, avant de me mettre à l'écrire, cette histoire, que je lise ton journal d'un bout à l'autre, puis, que je prenne le temps de la maturation ? Est-ce une solution de facilité ? Écrire représente pour moi, qui y aspire et qui le redoute, l'acte de courage aveugle, la plongée sans état d'âme dans l'action. Écris, on verra après. On corrigera après. On construira après. Travaille. Ne te demande pas si c'est bien. Ne lève pas le nez de ta feuille.

Oui mais. Encore faut-il avoir un vrai projet. Le mien s'annonce encore nébuleux, encore flou, mais je veux croire que c'est toi qui me le tends.

Après avoir passé un demi-siècle à me chercher des mères, à m'inventer d'autres enfances, ma pauvre maman, à m'incruster mentalement comme un coucou au gré de mes rencontres dans tel ou tel tableau de famille – familles nombreuses des vieux manoirs bretons, du notaire normand, de la fermière briarde – me voilà maintenant en train de me créer des filles d'adoption. J'avais une mère, une mère aimante, passionnée, une mère chatte et tigresse, une mère à admirer, à écouter. C'était le Vrai, le Sûr, la connivence profonde et la compréhension, la générosité et l'amour. Pourquoi donc ai-je passé mon enfance, ma jeunesse, mes années d'épouse à fuguer dans la marge ? À trois ans je disais maman à d'autres femmes et ma mère en souffrait. À quinze, j'avais élu « vraie mère » une religieuse

du pensionnat. Je cherchais des giron copieux, des marmites à confitures, des tabliers, le vocabulaire des familles : « les grands... les petits... les jumeaux... les garçons... » Car notre fratrie se résume à deux filles.

C'est à cette amie de ma mère, qu'étudiante, je pleurais mes chagrins d'amour, et à celle-là que je commentais mes cours de fac. Je mettais la troisième sur un piédestal pour sa spiritualité, et j'en prenais une autre pour modèle. Une autre, toujours une autre. Pourtant au fond de moi, et si ingrate qu'ait été cette attitude je n'ai jamais cessé d'être totalement et profondément reliée à toi, ma mère.

Après avoir poursuivi tant de figures maternelles, tant de virtualités et d'enfances imaginaires, ma quête s'est achevée, douloureuse, car c'est de ma vraie mère que me voilà privée aujourd'hui, à laquelle je pense sans cesse et qui ne cesse de me manquer.

Comme le vent furieux qui rabat les volets, la vie m'a plaqué ce motif inverse : mon enfant qui se tait devant moi... Me voilà dérisoire, désorientée, le cœur ballant. Fille en quête de mère et mère assoiffée de la parole de ses enfants.